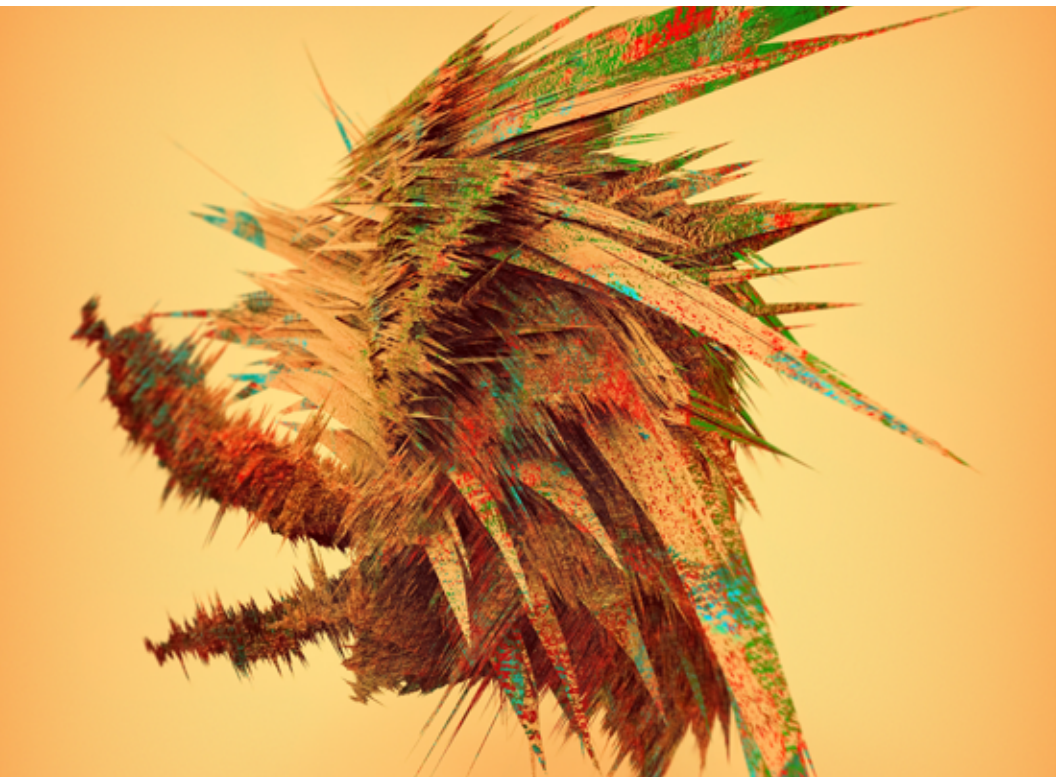


# le passeur

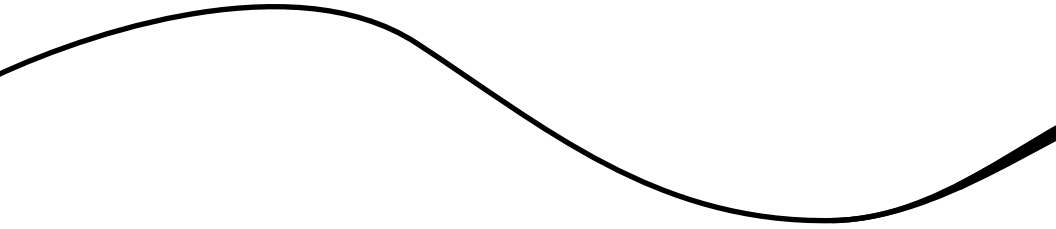
Numéro 47 | année 2021



Poésie                      Récit  
Atelier d'écriture      Hors compétition



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE  
DU LOISIR LITTÉRAIRE



# En guise de préambule

Les auteurs.es des textes de cette nouvelle mouture de votre revue dédiée au loisir littéraire nous en font voir de toutes les couleurs en explorant de nouveaux chemins littéraires. Ils démontrent que le loisir littéraire est encore très vivant et que Le passeur est le reflet de cette effervescence.

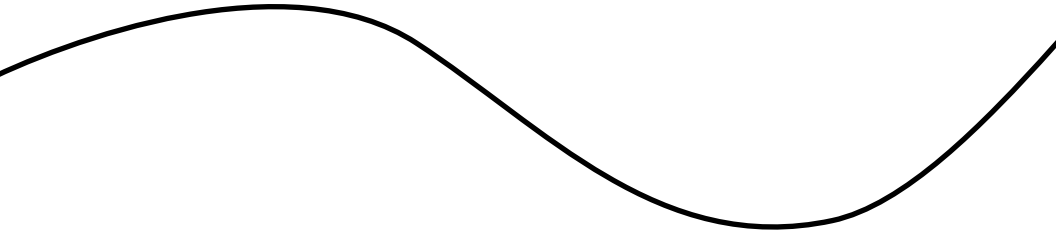
Cette année, deux revues seront publiées. Celle-ci en décembre et une prochaine en mai, pour un printemps radieux.

Les auteurs.es publiés.es dans ces 2 revues seront éligibles aux Prix Paulette-Chevrier. Depuis l'année dernière, deux catégories ont été créées : poésie et récit. Chaque récipiendaire recevra une somme de 200 \$ qui récompensera leur amour de l'écriture.

Aussi, la FQLL offre, depuis l'automne dernier, des ateliers d'écriture. Un en création littéraire a eu lieu cet automne et d'autres seront donnés à l'hiver 2022 et porteront sur le récit de vie, la création littéraire et le haïku. Les animatrices seront Diane Robert et Diane Descôteaux. Tous ces ateliers seront offerts en virtuel. Ils seront publicisés sur le site Internet de la FQLL, sur sa page Facebook ainsi que dans son infolettre.  
Soyez à l'affût !

Enfin, la FQLL désire profiter de cette période de l'année pour vous souhaiter un joyeux temps des Fêtes rempli de paix et d'amour et une année 2022, qui, espérons-le, laissera derrière elle cette situation que nous connaissons depuis mars 2020.

La FQLL lève son verre à votre santé!



# Table des matières

## Carnet d'écriture

### Poésie

Étendue, es yeux ne tenant plus debout	8
Il veut tout	10
Retrouvailles	12
Haïkus	13
Je suis l'étrangère	15
Désirs	16
Un grand cirque extraordinaire	18
Vieillir	21
Je crois à l'amour	22
Alzheimer	24
Ta non-présence	25
Mon assiette est pleine	26
Récit	29

### Récit

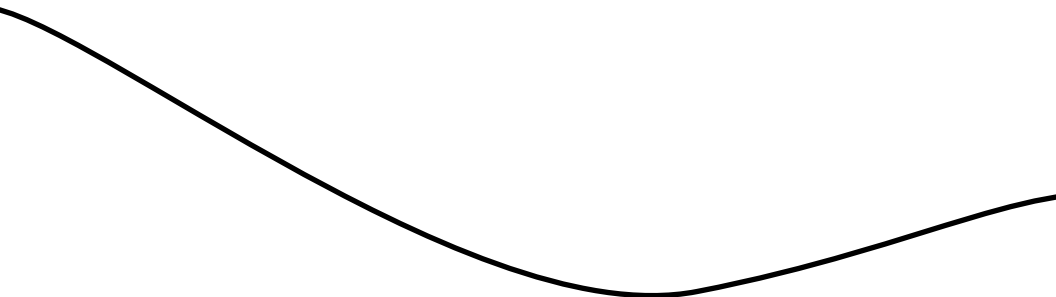
Méfiez-vous de l'eau qui dort	30
Châle ou chiale en ville	33
L'homme au panama	35
Ma rencontre	37
Beauté désespérée	38
Un voile devant les yeux	40
Dehors	42
Flèches au cœur*	44
Aurore Infernale	46

### Atelier d'écriture

À nos vieux sages	50
Paroles d'un père	52
Paroles d'un vieux	53
Mourir dans l'ombre	54
Mourir dans l'ombre	56
Mourir dans l'ombre	58

### Hors compétition

Essentiel	62
-----------	----



# Carnet d'écriture

## Poésie

Carnet d'écriture POÉSIE nous emporte dans l'imaginaire fécond d'auteurEs qui créent, pour nous, des expériences uniques.

On y fait des trouvailles captivantes qui nous emportent.




# Étendue, les yeux ne tenant plus debout

*France Letendre*

étendue, les yeux ne tenant plus debout  
sommolente et dormant  
le regard sur le papier et la main animée  
j'é-crie quelques mots à voix basse  
question de me dégourdir le cerveau  
la matière grise et les neurones

dans la mer de mon liquide encéphalorachidien  
j'ai soif ; je m'arrose et m'irrigue question pousser la note  
grandir et murir en-corps quelque peu  
sur un air loup-phoque  
mes pieds bondissent dans le vide  
ne déplacent que de l'air



puis les rideaux fermés, je me repose en laissant venir les ID de mes pensées  
venir aromatiser ma nuit déjà trop courte  
je marche dans ma tête et maigris au pas rapide  
relaxe, relaxe : mes doigts s'agitent comme si le temps pressait  
alors, je prends mon oreiller comme quand c'était toi et je m'endors

---

# Il veut tout

*Reine MacDonald*

Il veut tout de moi  
mes pas dans les vagues  
la marée en friche mystérieuse  
comme une toile de Riopelle  
les osseux bois de grève souvenus  
entre les doigts de Vaillancourt  
les coquilles ballotées  
les galets ensablés apaisés  
l'échancrure des embruns  
ni verts ni bleus

il veut tout de moi  
l'envol des oies  
le soleil en rubans  
sur l'attente des vagues  
la douceur violine du crépuscule  
la nuit vivante sous la lune  
la danse des lucioles

il veut tout de moi  
mes grives mes mésanges  
mes pins gris  
mes bleuets sous la feuille  
le concert de la pluie sur le toit  
mes étés qui me saoulent  
mes canots de peaux de bêtes  
mes forêts d'écorce rude

il veut tout de moi  
pourtant il m'a moi





# Retrouvailles

*Susy Desrosiers*

ensoleillée d'existence  
ma bouche envahie par tes soupirs  
je laboure nos jardins oubliés  
nos jachères  
j'ai soif de tes racines

je retourne à nos pays d'haleines  
reconnais nos territoires

des effluves charnels  
des envoûtements  
réminiscences de nos plaisirs  
à travers nuit

tes élans maladroits  
tes démesures  
s'animent à nouveau  
dans mes bras  
je les séquestre  
avant qu'ils ne glissent  
de nos structures affaiblies  
ne se perdent au fond du froid



# Haïkus

Céline Larouche

Remplies à craquer  
deux valises noires m'attendent  
sur le carrousel

Lever de soleil  
sur l'île presque déserte  
mes pas sur la plage

Clapotis des vagues  
trois pirogues colorées  
tangent au même rythme

Dans la mangrove  
les coquillages s'accrochent  
aux palétuviers

Nous nous embarquons  
pour pêcher la carpe noire  
cuisson sur la plage

Révolte voilée  
les mots inscrits sur la peau  
lutte d'une femme

Dessins de givre  
un souffle sur la fenêtre  
et tout se dissipe

En chute libre  
les cristaux s'enluminent  
diamants gratuits

*Carnet d'écriture*  
*Montréal*



# Je suis l'étrangère

Clodeth Côté

Dans ma ville, dans ma rue  
Moi, vieille femme du pays  
Je suis l'étrangère  
Pour les yeux étonnés de cet enfant noir  
Pour cet adolescent groovant sur sa musique  
Pour ce voisin qui ne me salue jamais  
Pour cette femme enfermée dans sa burqa  
Je suis l'étrangère  
Chacun marche sous parapluie patriotique  
Façonnant mille soupçons mille canevas  
Coutelas dans sa manche pour défendre ses croyances  
Et pourtant, si un jour pour dissiper nos orages,  
Nous regardions nos ressemblances  
Et partageons nos différences  
Moi, l'étrangère  
J'aimerais dissiper le brouillard en t'offrant  
Le bleu franc de mon regard,  
Le blanc chaud de ma main  
Le rose tendre de l'écoute  
Et de ma voix hésitante, je te demanderais ;  
« Toi, camarade humain, comment vas-tu aujourd'hui ? »

---

# Désirs

Tu as l'insolence de la beauté  
L'arrogance de la jeunesse;  
Mes moments sont de vieillesse  
Passant de souvenir en sénilité.

Ton chemin est l'horizon  
Aux mille détours à l'amour;  
Ma route est de raison  
 Craignant chaque détour.

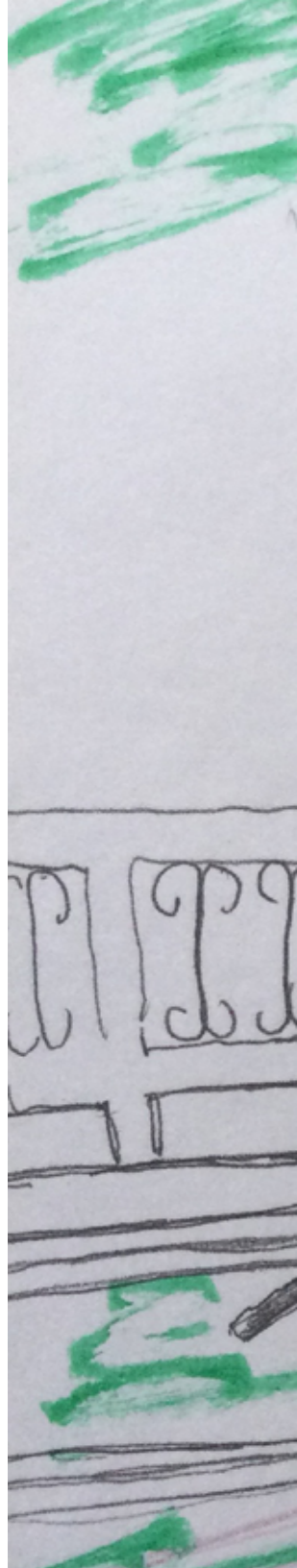
Tu me séduis par tes fantaisies  
Tu fais fuir mes amnésies  
En me rappelant mes jours passés  
En m'invitant à ce Bal masqué.

C'est avec une certaine hardiesse  
Que je te hisse au haut de ma liste.  
Invitée à mon dernier tour de piste  
Sans maladresse mais de tendresse.

C'est le corps vieux  
Mais le cœur heureux  
Que j'irai vers mes ailleurs  
Espérant en toi rester à demeure.

Merci à toi la Vie  
De m'avoir fait connaître l'ennui.  
Sans ces moments de déplaisirs  
Jamais je n'aurais connu mes derniers désirs!

**Réal Béliveau**  
**Dessin de Réal Béliveau, 23 juillet 2021.**





# Un grand cirque extraordinaire

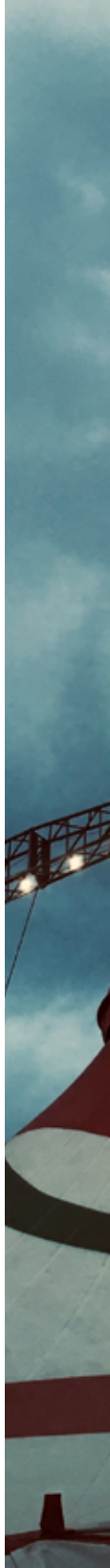
Depuis déjà longtemps nous marchions sur la corde raide  
En toute impunité et innocence.  
Ce rythme insensé qui aspire jusqu'au délire  
La raison de vivre de nos entrailles, de nos pensées.  
C'était normal.

Mais, un jour, on sonne l'alerte, le spectacle s'arrête brusquement  
Les lumières s'éteignent  
Du jour au lendemain, nous sommes cloîtrés et mis au pas  
Il faut se protéger de l'ennemi sournois qui rôde  
La pandémie menaçante s'est invitée sans crier gare

Tous les rôles sont remis en question  
La « tournée » est sur « pause »  
Le cirque doit s'arrêter  
Les équilibristes du quotidien  
Devenus, du jour au lendemain,  
Des trapézistes intrépides  
Volent au secours des plus mal en point.

Les chefs de file  
Habiles acrobates de la parole  
Prennent en main  
La redistribution des tâches

Les haut-parleurs donnent chaque jour  
L'état de la situation.  
« Nous marchons tous sur un fil de fer  
Regardons droit devant pour ne pas perdre pied »  
« Ça va bien aller »



La vie en société se dilue  
Les mesures de sécurité se multiplient  
On s'isole, on se masque, on se distancie  
On demande aux comédiens plus âgés  
De se retirer à l'arrière-scène  
Pour ne pas gêner le nécessaire processus  
De mise en sécurité de la troupe.

La pandémie ravageuse exacerbe à la limite  
Notre patience et notre courage

La bulle familiale s'apprivoise  
Dans le chaos inévitable du choc des acteurs  
Qui improvisent leur nouvelle fonction  
Sur une même scène trop étroite

Tout semble s'arrimer  
Pour un meilleur contrôle de la « bête »  
Quand arrive jour après jour  
La litanie des décès de milliers de vieux clowns tristes  
Mis à la retraite  
Dans des « roulottes sécuritaires »  
Abandonnés à leurs rêves

Choc culturel difficile, pénible, honteux

Villes et villages vivent un couvre-feu  
Jusque-là impensable  
C'est sérieux, le théâtre se joue autrement...  
Comme une grande névrose populaire  
Dans les rues noires et désertes

Parmi les gens du cirque  
La maladie invisible, omniprésente  
Crée l'épouvante, sème la zizanie  
Qui se divisent en clans distincts  
Et nuisent à la réussite de l'opération  
« Sauvons coûte que coûte la caravane »

Après moult peurs,  
Désarrois et pertes d'équilibre  
Douleurs et pleurs  
Après la résilience et, parfois, la résignation  
Un jour arrive avec sa proposition d'espoir  
Un remède, une solution porteuse d'avenir  
De guérison, de liberté retrouvée

Alors « trouvères et troubadours »  
Retrouvent la joie de célébrer  
Le bonheur de danser, de chanter  
Pour que reprenne lentement  
Maladroitement  
Titubant dans l'allégresse  
Le spectacle du « grand cirque ordinaire »

On a échappé des membres du cirque...  
Sans le vouloir, dans un désordre innommable  
Ils sont décédés pendant que se joue le grand cirque  
De la protection à tout prix contre l'ennemi invisible.

Voilà l'histoire morbide de notre pandémie  
Voilà

**Catherine Fortin**

# Vieillir

*Anna Louise E. Fontaine*

Je veux vieillir  
en insouciance  
tout comme j'ai passé  
mon enfance

c'est la vie  
qui décidera  
et la mort  
quand elle viendra

Je suis  
de tous les voyages  
en partance  
sur un regard  
ou le parfum d'une fleur

fascinée par l'histoire  
qui s'écrit chaque jour  
où le moindre historien  
en perd son latin  
où le journal  
ne rapporte rien  
de ce qui se passe  
en souterrain

Ariane n'a pas  
assez long de fil  
et le tout finira en énigme

Je ne saurai pas  
si j'erre encore  
dans le labyrinthe  
ou si j'hallucine  
dans la caverne  
de Platon

On aura beau m'expliquer  
la question  
en protons  
en nucléons  
j'entendrai toujours  
en arrière-fond  
Rond rond macaron  
mon p'tit cœur est polisson  
et tout ça n'est qu'illusion  
petit patapon

---

# Je crois à l'amour

*MarieAnnie Soleil*

## **Faut-tu être bête de retourner**

Là où ça fait mal d'exister  
Je crois à l'amour  
Mais je prends mon temps  
Je respire mon âme. d'enfant

## **Lentement j'expire ma vie**

Pour sortir du lit d'avant  
M'isole de temps en temps  
Pour percevoir les choses autrement  
Ce n'est pas facile pas si évident  
De m'être menti aussi longtemps

## **J'écris mon histoire**

Je n'attends pas à demain  
Fini les accroires crevants  
À deux sur le divan  
Je reprends mon envolée  
Là où le soleil s'est exilé

## **Faut-tu être bête de retourner là où**

Ça fait mal d'exister  
Je crois à l'amour  
Mais je prends mon temps  
Je respire mon âme d'enfant

**Pour rien au monde changerais mon voyage**

Au contraire c'est le temps de le remercier  
J'ai renoncé aux rêves légers  
J'avance le cœur bien enveloppé

**Jamais trop tard pour**

Sortir des vieilles pensées  
Apprendre à lire son courant  
C'est pas mal moins épuisant  
Sans y forcer la main  
I believe au destin câlin

**Un face à face avec ma solitude**

Ensoleille mes vieilles habitudes  
J'ai rien pour vous impressionner  
Juste vivre ma vérité

**Faut-tu être bête de retourner là où**

Ça fait mal d'exister  
J'ouvre mon âme d'enfant  
Pour libérer le temps  
J'ouvre les bras au vent

# Alzheimer

Un rideau sur ma mémoire  
Oublier mon nom  
Oublier le temps  
Au fond de l'océan de mon cerveau  
Les bruits n'arrivent plus  
Dans le miroir de mes cellules  
Empreintes d'écritures  
Un continent nous sépare  
Ton œil me guide  
Dans le trou du néant  
Dans lequel je suis plongé  
Grand arbre troué  
Promène ma dégénérescence  
De jour en jour  
Un iceberg d'oublis grandit en moi  
Parfois la colère éclate en roi  
Déchire mon moi  
Le vent glacial gèle mes sens  
J'oublie j'oublie j'oublie

*Marie-Berthe Gendron*

# Ta non-présence

*Sylvie Dale*

Devant moi, tu es là, tu n'es pas  
Ta présence s'effrite et bascule dans l'absence  
Avant, infiniment présent  
Maintenant absent infiniment

Ton regard fixe  
Tes yeux globuleux injectés de sang  
Donnent des frissons le long de l'échine  
J'observe ton cou enflé sans bon sens  
Encarcané dans un bloc de chair  
Gracieusetés des antalgiques

La cavale de ton esprit a fait son œuvre  
Ce sont là tes vestiges  
Toi, sans être toi, en orbite  
dans un ailleurs où personne ne peut te rejoindre

Ce qu'il reste  
Un être au bout de son souffle  
À bout de fougue  
Junkie du fentanyl  
Hallucinant au point de ne plus me reconnaître  
Demande en chuchotant qui je suis.  
Désormais une étrangère à ton chevet.

Sur le bord du précipice,  
La mort te courtise  
Et tu chavires.

# Mon assiette est pleine

*Denis-Martin Chabot*

Ton osti de chili con carne!

Ma fourchette tient en équilibre au milieu du bol.

Épais comme toi.

Ton osti de chili con carne que tu manges à la cuillère. Lentement et bruyamment.

Ta déglutition trop sonore me rend fou. Tu m'as rendu misophone.

Ton osti de chili con carne. Aussi épais que l'atmosphère est dense entre nous.

Tu te rends compte de rien. Tout va bien dans ton assiette. Pas un seul légume ne dépasse.

J'ai envie de te lancer ma fourchette en plein visage.

« Tu veux dire quelque chose? »

Je veux te dire que je t'aime plus. Plus du tout! Niet! P'us capab'!

Comment ai-je pu tomber amoureux de toi? T'es même pas beau. Même pas laid. Morne comme ton osti de chili con carne sans goût.

Tu dis jamais rien de mal contre personne, chiales pas. Et ton sourire...

Chaque matin, tu te lèves. Rasage. Douche. chemise, cravate pantalon et souliers agencés. Café, toasts au beurre de pinotes et marmelade. Manteau. Me fais la bise. Me dis que tu m'aimes. Pis tu pars pour le bureau.

Moi, une cigarette au réveil. Deux. Trois parfois. Tu veux que je cesse de fumer. Je te l'ai promis. Je n'arrêterai jamais pour toi. Je lèche le beurre de pinotes collé sur ton couteau.

Je veux pas de crisses de toasts. Un calvaire de café filtre imbuvable. Je veux deux œufs bénédicins. Une riche hollandaise. Des muffins anglais. Un latte double espresso avec beaucoup de mousse. Je veux une vie. Une vraie fucking de vie.

Douche. Enfile les premiers vêtements que je trouve dans mon placard. Fume une autre cigarette. Deux. Je pars.

Toi et moi, on est à couteaux tirés. Deux chevaliers, rapières en main. Un combat à la vie à la mort.

Mort de fucking d'ennui.

Tu t'écrases devant ta vie. Une patate devant son steak. Un loser devant sa télévision, bière d'une main, télécommande dans l'autre. Tu changes de poste pour voir les mêmes crisses d'images plates.

Comme ton osti de chili con carne! Les mêmes ingrédients. La même recette.

« Ça va? »

« Pourquoi tu demandes ça? »

Fais pas chier ce qui mijote dans mon esprit!

« T'as pas l'air d'aller. »

Je veux du fruit défendu. Un jeune mâle viril. La couenne dure. Une fourchette ne saurait la transpercer.

« Je te sens plus. »

Lève ton nez de ton osti de chili con carne.

Avec ma fourchette, je te lance du crisse de chili au visage.

« The fuck, man ! »

Enfin une réaction.

Tu ris.

Tu te rassois. Prends un air sérieux et dis :

« Je te quitte. »

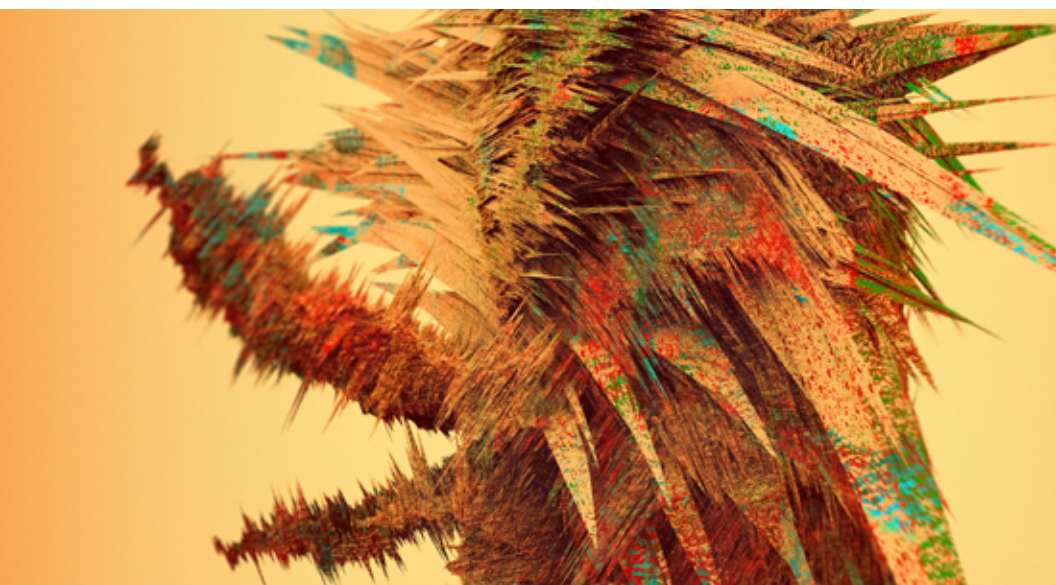
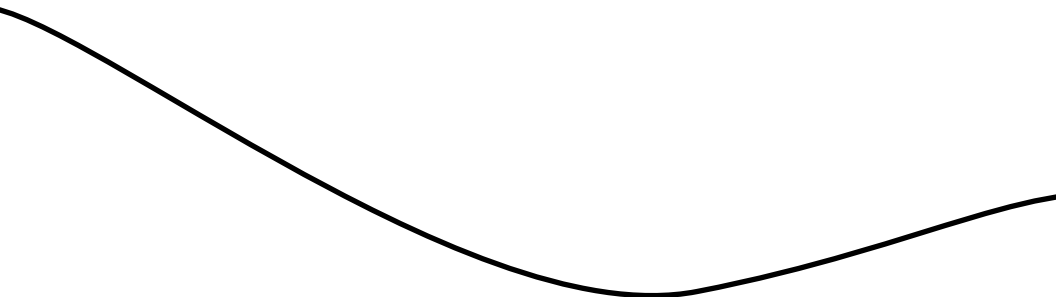
Tu dis que je suis aussi fade que ton chili con carne que tu cuis expressément sans épices pour me le signaler.

Tu t'en vas. Sans plus.

Mon cœur sombre.

Qu'est-ce que tu me plais!  
Et je viens de te perdre.

Ma fourchette tombe dans mon bol de ton chili con carne.



# Carnet d'écriture

## Récit

Carnet d'écriture RÉCIT dévoile des textes en prose d'auteur.es de différentes régions du Québec. C'est un moment unique de partager l'imaginaire des membres de la FQLL!

# Méfiez-vous de l'eau qui dort

*Catherine Jacques*

L'automne finissait d'annoncer ses couleurs sur les versants laurentiens. Octobre avait rapporté ses vents froids, sifflant à travers les branches peu à peu dénudées. La pluie fine s'était mise de la partie et fouettait les touristes attardés dans ce coin de villégiature.

Entre deux vols, Simone avait choisi de séjourner à Val-David pour le week-end. Son travail d'agente de bord l'avait un peu secouée ces dernières semaines : voyageurs exigeants, peu polis, horaires stressants, pas de répit pendant les escales pour décompresser et surveillance accrue au niveau de la sécurité, COVID oblige!

Il faisait bon de s'extirper des grands centres, d'aller se gorger des couleurs automnales ou du moins de ce qu'il en restait et surtout de retrouver le silence, l'air pur et le plaisir d'un jogging sur les sentiers du Petit Train du Nord.

Simone réservait toujours la chambre orangée de La Sapinière où elle avait partagé de folles amours avec des pilotes de ligne, beaux comme des dieux, charmeurs et Don Juan. Puis il y avait eu l'étrange liaison avec Louise, collègue et agente de bord trop jalouse et vite délaissée.

Toujours célibataire et non engagée, Simone jouissait maintenant de sa grande liberté. Elle se plaisait dans le confort de cette immense chambre. Sitôt arrivée au début de l'après-midi, elle avait rapidement jeté son sac sur le lit, revêtu sa combinaison, ses chaussures, son bandeau de jogging et ajusté ses écouteurs. Sortie revitalisante au pas de course! L'air était vif. Enfin un milieu de vie où il n'était pas nécessaire de se méfier des poseurs de bombes, des détourneurs d'avion et des bagages à contenus illégaux ou dangereux entassés dans la soute.

De retour à sa chambre, pressée de prendre une douche revigorante, Simone n'avait rien remarqué. Pendant qu'elle se lavait les cheveux et qu'elle se plaisait à donner à son corps svelte et en santé des petits soins particuliers, un poison mystérieux inodore, rapide et efficace montait dans l'air. N'existant qu'en Asie et déposé sur l'ampoule électrique, il resterait impossible à repérer pour les futurs enquêteurs. La chaleur de l'ampoule jouait bien son rôle. Bien sûr, Simone n'avait pas porté attention à la discrète note laissée sur la table de chevet : adieu! Vie de fou!

Maintenant, avec la complicité de la nuit tombante, Louise surveillait, avec jouissance au cœur, la chute de ce corps svelte, jeune et beau qui avait un jour brisé sa vie.



# Châle ou chiale en ville

Jocelyne Langlois

J'adore la vie de chalet. Elle me manque. Et si j'organisais un ou des coins chalet dans ma propre maison en ville ?

J'aurais juste à fermer mon cell. Au besoin, je pourrais appeler à partir du vieux téléphone fixe à boutons-poussoirs de Bell dont je fermerais la sonnerie. Je possède un vieux tourne-disque des années 70, un autre, flambant neuf (look d'une radio antique), et tous mes microsillons des années 60 à 80 allant de la musique classique jusqu'à Led Zeppelin en passant par Tex Lecor, Dédé Gagnon, Jean-Pierre Ferland et Zamfir. Je n'ai pas de vieux vêtements trop usés, mais quelques pantalons décousus, des chandails amples hyper confortables, et des châles plutôt aérés.

Je pourrais préparer du thé chai latté et du lait au chocolat sur la cuisinière ainsi que de la soupe et du pain maison. Bye bye le café à dosage unique! J'utiliserais l'une des cafetières négligées pendant la longue maladie de Chéri : automatique, espresso, à piston, en débutant d'abord par le moulin à café pour sa bienfaisante aromathérapie.

Quant à l'ambiance, je choisirais quelques chandeliers de ma collection, sauvés in extremis

## *Carnet d'écriture*

### *Montréal*

d'une énorme vente de garage et des chandelles avec ou sans odeur aussi, de l'encens. En tant que baby-boomer, j'en ai amplement jusqu'au moins 2030.

J'habite à LaSalle (le plus bel arrondissement de l'Île de Montréal), abritant de merveilleux parcs naturels. Je laisserais s'envoler mes soucis à tire-d'aile, au rythme des oiseaux venus faire escale au refuge d'oiseaux migrateurs. Admirant sa faune et sa flore, je me laisserais séduire par l'impétuosité des Rapides de Lachine se fracassant contre les rochers et j'aspirerais à pleins poumons l'air pur. Je marcherais en symbiose avec le Parc Angrignon, m'évaderaï en plongeant le regard vers les eaux tranquilles de ses étangs et en regardant les écureuils préparer leurs réserves d'hiver. Quels parcs inspirants, été comme hiver!

Le seul inconvénient de ma fausse vie de chalet, c'est qu'à Montréal, je n'ai pas le droit de faire brûler du bois naturel, donc pas de feu de camp dans ma cour. Qu'à cela ne tienne, je me réfugierais à l'intérieur, allumerais mon foyer électrique et ferais brûler de l'encens à l'odeur de pin ou de sapin baumier.

Je pourrais organiser un party pyjama de filles, nous rassemblant en toute convivialité autour d'une fondue ou d'une raclette, avec des coupes remplies à ras bord de vin blanc, rosé et rouge. Si jamais l'électricité venait à manquer (il n'y a qu'à moi que ce genre de chose arrive), comme au chalet, je pourrais recourir à des tonnes de boîtes à conserve. Je sortirais mon ouvre-boîte manuel flambant neuf, un réchaud à fondue non électrique, du liquide d'allumage, de vraies allumettes, et des lampes à l'huile comme au bon vieux temps.

Ça serait-y pas beau, ça, d'avoir en ville une vie comme au chalet?



# L'homme au panama

*Louise Roy*

Depuis ce soir de novembre, elle n'est plus la même. Cette rencontre fortuite l'a fortement ébranlée. Même à l'abri dans son appartement, elle ressent de nouveau ce malaise ! Elle ne réussit plus à trouver l'apaisement.

Lorsqu'elle quitte son domicile, elle demeure sur ses gardes, tous les sens en éveil. Elle limite ses sorties, se contente de se procurer l'essentiel auprès du marchand du coin, quitte à payer plus cher. La qualité de son travail d'éditrice en souffre un peu, mais pas encore au point d'entacher sa renommée et alerter son vieil employeur.

Au réveil, elle jette un rapide coup d'œil à l'extérieur pour s'assurer qu'il n'est pas déjà posté au pied de son immeuble. Elle se dirige dans sa petite cuisinette où l'attend la théière en porcelaine héritée de sa grand-mère paternelle. Elle fait bouillir de l'eau, sort le thé, la marmelade et se prépare des toasts bien rôties comme elle les aime. Une fois le déjeuner prêt, elle s'installe dans le recoin de la fenêtre et commence son guet. Elle observe chacun des passants, portant une attention toute particulière aux grands hommes à la



démarche chaloupée, à la peau basanée et à la tête coiffée d'un panama. Elle se rappelle les yeux perçants qui se cachent sous ce chapeau. Ce regard l'avait déjà profondément troublé!

Ils s'étaient vus en Équateur. Ils ne s'étaient pas adressé la parole, bien qu'ils aient été toujours dans les parages l'un de l'autre. Elle marchait sur la plage, il était là debout sur la promenade à la regarder. Elle fouinait dans les petites échoppes, elle apercevait son reflet dans les vitrines. Elle se rendait au bar près de la jetée, il était appuyé au zinc à siroter son cocktail préféré. Au diner du soir, il se faisait attribuer une table à proximité de la sienne, déposant à la place de l'autre convive, une enveloppe de papier kraft bien ficelée.

Ce cirque avait duré pendant les derniers jours de son séjour. Son sentiment de malaise s'était estompé dès qu'elle avait mis les pieds à l'aéroport. Elle avait vite oublié cet incident et repris le cours de sa vie, jusqu'à ce soir d'automne.

Qui est cet homme? Que fait-il dans son quartier? Que veut-il? Elle est bien consciente que cette situation ne peut pas durer indéfiniment. Pour recouvrer sa liberté, elle devra bien sûr, un jour, l'affronter...

Un matin, la sonnette de l'appartement retentit. Elle retient si fort son souffle que sa tête commence à tourner et ses jambes à flageoler. Malgré sa résolution, elle hésite à s'avancer près du judas. Second coup de sonnette : c'est l'occasion! Après une profonde inspiration, elle retire le loquet et ouvre la porte. Son panama à la main, il lui sourit timidement et tend une enveloppe.

« Accepteriez-vous de m'éditer ? »



## Ma rencontre

Jocelyne Gallant

Marchant dans la nuit comme une boussole affolée, je ressens une douleur au ventre en me rappelant mon parcours. Un amour incompréhensible, un coup point dans le mur, une claque qui pince, et je ne me reconnais plus. Des sueurs coulent sur mon front, pourtant il fait froid et j'ai ma tuque calée jusqu'aux oreilles. Le frimas se colle à mes cils. Les souvenirs s'entassent, me submergent. Je sens mon cœur se serrer, physiquement il me fait mal. Un chat passe et se colle à mes jambes comme pour me dire : ne t'en fais pas, ça va aller. La lumière des réverbères m'envoie des reflets qui m'accompagnent comme une amie qui se soucie de moi pour que je mette un peu de clarté dans mes idées. Et cette rencontre qui chamboule tout encore, j'aurais envie de tout envoyer promener, mais j'en suis incapable, j'en sais trop maintenant, je ne peux plus reculer. Une senteur de soufre arrive à mes narines, c'est l'usine d'à côté, je m'éloigne pour sentir l'air pur. Ce froid glacial me met rapidement en contact avec mon corps, j'ai les pieds gelés, je me rends compte que le soleil va se lever, je dois rentrer. Mes yeux s'alourdissent, j'ai sommeil. Je dois être en forme pour 13 heures, il faudra encore me dévoiler. « Tu es si doux, mon petit Paul » disait ma mère, j'ai peine à le croire.



# *Beauté désespérée*

*Rolande Nadon  
Le Cercle des Porte-lune*

Elle avait toujours été là, bien qu'il ne se soit pas rendu compte de sa présence auparavant. Un jour, il l'aperçut. Intrigué, il l'observa, émerveillé par sa beauté, son regard d'azur, son rire ensoleillé et sa démarche ondulante d'aurore boréale. Mystérieuse, elle passait de l'ombre à la lumière, sans être déplaisante pour autant dans sa façon d'être. Au fur et à mesure qu'il la côtoyait, il trouvait impressionnante sa sérénité de mer paisible, la diversité de ses talents. Il la découvrait généreuse, très généreuse même, comme si le bien-être de tous la concernait. Ah, elle avait bien ses petits sauts d'humeur : tantôt légère, chaleureuse, elle pouvait parfois s'assombrir, fondre en larmes en une averse inattendue, ou devenir froide, dure même. Cependant conscient qu'elle était faite ainsi, il savait que sa bonté et sa beauté occultaient rapidement chacun de ses autres matins moins radieux. Persuadé qu'il passerait sa vie avec elle, il l'aimait, c'était plus fort que lui.

Toutefois, avec le temps, son attitude changea : il se mit à profiter d'elle, abuser de sa bonté, oublier de lui accorder tout le respect, toute l'attention qu'elle méritait. Ce faisant, il ne réalisait pas qu'elle dépérissait, s'épuisait à force d'être sollicitée, et ne s'occupait plus de



ses enfants qu'avec beaucoup de difficulté, luttant constamment contre les enfarges qu'il mettait sur sa route. Elle se sentait impuissante et dépassée, essayait de le sensibiliser à son insouciance, à sa cruauté, au danger inhérent à son comportement. Venaient alors les grandes déclarations d'amour, les belles promesses, l'assurance que la situation allait changer.

Mais tout cela ne s'avérait que vaines intentions sans suite.

De plus en plus, lasse et souffrant de cette façon de vivre, elle sombra dans un délire terrifiant où elle se sentait dotée d'un pouvoir illimité; elle devait donc planifier des solutions à la mesure de ses blessures. Prête à tout pour se protéger, ainsi que celui qui lui tenait tant à cœur, et pour mettre un terme à la situation, elle pensa causer la fonte des glaciers, gonfler le lit des cours d'eau qui iraient inonder villes et villages. Les gens s'enfermeraient désormais dans leur demeure, à la recherche d'air frais, afin d'éviter la suffocation dans un environnement pollué dont la température ne cesserait d'augmenter. Aux inondations succéderaient les périodes de sécheresse, la multiplication des feux de forêt, la perte des récoltes sur les terres assoiffées. Adieu, prés verts et fleurs aux parfums diversifiés. La nature lancerait ainsi son ultime avertissement à un monde insouciant, qui se croyait tout permis, et refusait d'accepter qu'il puisse y perdre la vie.



# Un voile devant les yeux

*Geneviève Catta*

Je me demande, ai-je omis une clause, inséré une donnée erronée, oublié une durée ou un coût, mal posé le calcul ou diffusé la mauvaise version du graphique? Anne m'observe, hein quoi c'est génial, ne change rien, qu'est-ce qu'on ferait sans toi. Hein quoi. Sa réaction. Toujours la même. Sa voix lisse, haut perchée, un peu baveuse depuis des jours, c'est la course avec l'équipe des ventes pour accueillir la délégation commerciale, *business as usual*, et faire signer le contrat de trente millions de dollars américains. M'alimenter convenablement, vivre comme il faut, fuir la fatigue du geste, jouer le jeu jusqu'au bout, en équilibre sur la pointe des pieds depuis des jours, à quoi bon s'engager une fois dans votre

bon chemin, qui ne mène nulle part, demandait Bernanos mais, Anne repart avec le dossier et la clé USB, elle dit avec toi c'est toujours Spic and Span hein quoi, elle dit aussi les affaires sont les affaires, j'attends qu'elle disparaisse après le coude du couloir, je m'éclipse et sors par l'issue de secours. Taxi. Courte course. Une scène plus vraie que vraie se joue. Le téléphone sonne. Une femme répond. Une voix lui dit l'enfant est très mal, venez vite! La voiture s'élançe. La route file sous ses roues. L'enfant est recroquevillé sur la banquette arrière. La femme conduit. Leur véhicule arrive en trombe. La séquence d'après, c'est la déferlante au service des urgences : infirmières, brancard où l'enfant s'étend, moniteur de pression, thermomètre, prises de sang, et une potence de soluté. Un homme vêtu de blanc traverse mon champ de vision. Tête floue. Stéthoscope au cou. Il s'arrête à côté de l'enfant, consulte une tablette, parle à la femme. Je la regarde pousser un cri, s'effondrer. Je sursaute. Une odeur de sueur dans mes narines. Le voile tombe. J'ouvre les yeux.

- Roméo? Qu'est-ce que tu fais là?

- Quoi, je demande?
  - Tu as raté le closing.
  - Yé, je réponds.
  - Mais... on t'a cherché partout jusqu'à la dernière minute!
  - C'est bouclé, non?
  - Hein quoi?
  - C'est bouclé, non, je répète, quand même sans moi.
  - Sûr, mais... qu'est-ce qui s'est passé?
  - Rien.
  - Quoi, rien? Tu es ici pour qui? Ton grand-père? Ta vieille tante? T'a pas d'enfant, toi, pas de blonde. Tu t'es blessé?
  - Non.
  - N'importe quoi.
  - Non. Je suis comme la lune, je dis. J'ai une face cachée!
  - Avec les mourants, les malades et les éclopés? Tu fais ça souvent?
  - C'est mon côté givré. Tu dois bien en avoir un toi aussi, non?
- L'autre roule des yeux :
- Hein quoi...?

# Dehors

*Luce Doré*

- Pourquoi me regardez-vous ainsi ?
- Je vous trouve tout simplement majestueux.
- Merci beaucoup. Vous savez, il m'a fallu plusieurs années pour me parfaire.
- Quel âge avez-vous donc ?
- Je l'ignore. Mais si vous n'êtes pas pressé, je pourrais revoir avec vous quelques épisodes de mon passé.
- Je suis tout ouïe.
- Mes origines datent de la fin du 12e siècle. Un roi possédait ce large territoire et il y a construit les plus grands temples bouddhistes. De pures merveilles ! Des centaines de milliers de personnes y vivaient. Vers la fin du 15e siècle, on a complètement délaissé le site. À ce jour, on en ignore encore la cause.
- Quel dommage !
- Eh oui ! Mais pour moi, cet abandon a marqué le début d'une vie aussi insensée qu'imprévue. Mes racines se sont mises à s'implanter dans la terre et sur les pierres. Mon tronc, lui, s'est construit robustement. Quant à mes feuilles, elles ont commencé à



se transformer en engrais pour me nourrir. La mousse est venue m'habiller. Les petites bêtes s'y sont installées, et depuis, les plus beaux oiseaux se servent de mes branches pour construire leur nid douillet.

— Elle est magnifique, votre histoire.

— Oui, certes, mais attendez, ce n'est pas tout. J'ai éprouvé un immense bonheur à admirer de splendides sculptures de déesses, différentes divinités, et ce, tout au long de ces quelque 300 années. Mes blanches et longues racines qui serpentent le sol peuvent vous donner une bonne idée de mon âge.

— Je vois que vous avez vécu des expériences de toutes sortes!

— C'est peu dire, cher touriste. De plus, à ma grande surprise, Hollywood s'est enquis de moi. En 2001, ils m'ont adopté pour l'une des scènes du film Lara Croft : Tomb Raider, mettant en vedette la voluptueuse Angelina Jolie. Je suis devenu l'arbre le plus populaire et le plus photographié du Cambodge, et même de l'Asie.

— C'est énorme!

— Vous avez raison. Aujourd'hui, le site d'Angkor Wat, La Cité des temples-montagnes est devenu l'une des merveilles du monde, aux côtés de Machu Picchu et du Taj Mahal. L'UNESCO l'a classé au Patrimoine mondial de l'humanité. Qui aurait cru qu'après tous ces siècles, j'en ferais partie moi aussi ?

# Flèches au cœur\*

Marthe Lévesque

Je pleure. Je ne fais que pleurer. Jour et nuit. Souvent tout bas. En criant, des fois. Dans notre maison à deux chambres, quinze personnes ont la même peine : il y en a qui boivent, d'autres qui gueulent, d'autres qui frappent. Les enfants braillent. Les chiens hurlent. Ma petite-fille Lisa est au lit, malade de chagrin. Son James, notre James de douze ans ne reviendra plus. Moi, l'ancienne de la famille, la mère de quatre générations,

en plus de ma peine, la colère m'habite. Devant notre misère, le remords me mange comme une blessure de flèche en plein cœur : j'aurais dû, depuis longtemps, prendre les armes.

Les gouvernements nous ont arraché nos territoires. Leurs lois nous ont isolés dans des réserves de misère, souvent sans eau, sans écoles, sans espoir : j'aurais dû tirer des flèches dans leurs parlements.

Nous avons notre culture, nos croyances vives. Ils ont ridiculisé nos Esprits et nous ont imposé leur foi : j'aurais dû tirer des flèches dans leurs églises.

Loin de nos familles, on nous a emprisonnés dans des pensionnats religieux. Nos langues ont été moquées, interdites. Nos corps ont enduré des souffrances physiques, sexuelles : j'aurais dû tirer des flèches dans leurs couvents.

Pour que tous nos James ne meurent plus sous une si lourde histoire, pour qu'ils croient en la force de l'eau et de l'ours, pour qu'ils se permettent des rêves, je crois que mes arrière-petites-filles devront toujours porter à l'épaule, un carquois bien rempli.

*\*Texte écrit en révolte aux suicides des jeunes Autochtones.*

# Aurore Infernale

Danielle Hudon

Matin tôt, je te déteste.  
J'aurais voulu dormir pour  
l'éternité, ne pas te voir surgir  
comme un boulet. Sans même  
me demander la permission,  
depuis dix mois tu me  
ramènes sans relâche au cœur  
du même enfer et rien ne sera  
jamais réglé. Rester dans mon  
lit et endurer.

À mes côtés, il y a toi, bébé  
Elliott, et tes cris de cris!  
Ma main se retient pour ne  
pas te bousculer. Je te jure  
si tu n'arrêtes pas, je vais  
appeler les secours et prendre  
la fuite avant qu'ils arrivent.

Le réveil me signale que j'ai  
eu droit à 3 heures 10 de  
sommeil, d'affilée. Hier, 4 ou 5  
heures, avant-hier... Je ne m'en  
souviens plus. Deux heures ?  
Peut-être. Six heures ?  
Impossible! Merci. La vie est  
belle...

Sur ma couette traîne un  
cahier d'exercices pour  
gérer mon stress, respirer  
pendant que tu hurles ta  
vie. Gracieuseté de ma TS. Je  
préfère gober une pilule dans  
mon tiroir. Hop, bonbon bleu,  
gorgé d'eau. Une cigarette  
peut-être ? Non, l'odeur de ta  
couche souillée et les restes  
de pizza sur le parquet me  
tombent déjà sur le cœur.

Cesse de crier bordel ! Qu'est-  
ce que je vais faire de toi ? Te  
changer de couche ? Je ne peux  
pas, trop envie de te secouer.  
Alors, étouffer un long  
hurlement dans mon oreiller  
et attendre et hurler encore et  
attendre.

Tu veux le sein ? Viens, on va  
faire semblant que tu sens  
bon. Attends, je vais m'essuyer  
les yeux et me moucher avant.  
Là, installe-toi sur moi, dans  
mes bras, au chaud.

Le sein, c'est économique, mais surtout ça nous permet une pause en attendant. Parce que tantôt, comme chaque maudit matin, j'ouvrirai les rideaux et tu repartiras de plus belle, j'irai à la salle de bain et tu chialeras, je me préparerai un café et tu chialeras encore. J'aurai beau te dire « Calme-toi chéri, maman est là », tu ne me reconnaitras pas. Tu ne gazouilleras pas, ne souriras, pas, ne riras pas comme les autres bébés. À cause de ton tout petit front si étroit et torturé.

En attendant, tout ce que j'entends c'est le bruit de la succion. Je regarde ton visage détendu et ta bouche. Elle ne sait faire que ça, téter. Tu ne m'appelleras jamais maman, tu ne t'émerveilleras jamais accroupi devant une fourmi. Tu ne recevras jamais d'étoiles pour conduite exemplaire à la garderie et tu seras incapable

de passer l'Halloween sans qu'on te fixe comme un extra-terrestre. Tu ne me parleras jamais de ta journée à l'école, et tes grands-parents n'oseront jamais dire « Oh! Il est si mignon, il te ressemble! ».

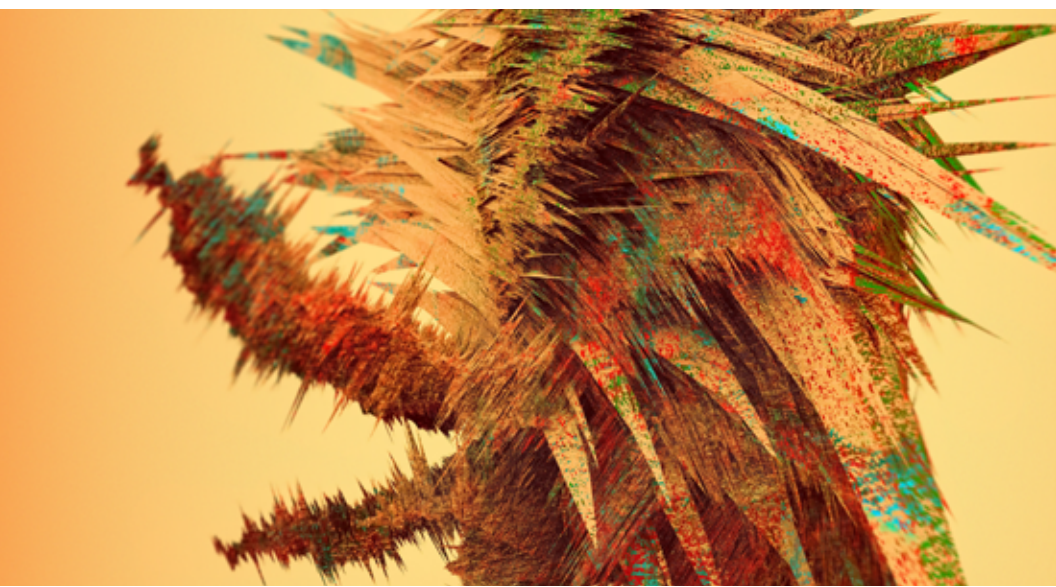
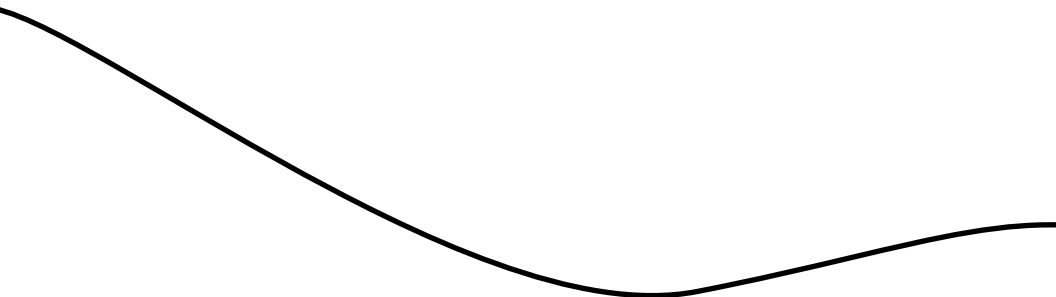
Sentence à vie pour toi et moi. Pas pour ton père toutefois, car l'étiquette microcéphalie sévère l'a fait fuir dès le début.

... Et toi bébé Elliott? ... Tu n'as certes rien demandé de tout ça.


Tu souffres.

Quand tu auras fini de téter, avant de tirer les rideaux, on va se détendre dans un bain chaud, juste nous deux, doucement, tendrement, longtemps.

---



# Atelier d'écriture



Dans le cadre d'un atelier d'écriture offert par la FQLL et animé par Diane Robert, deux textes de Lisa d'Amico, auteure, ont été réécrits par les participantes et l'animatrice, en choisissant une perspective de leur choix et selon leurs perceptions et leur sensibilité.

Voici le résultat de cette aventure littéraire!

# À nos vieux sages

Lisa D'Amico

Le temps a fait de ma vie des souvenirs  
Les jours à jamais effeuillés ont laissé des sillons sur mon visage  
Les nuits de tourmentes ont teint mes cheveux en blanc  
Mon corps moins agile me donne trop de temps entre chaque rêve  
réalisé

Les secondes courent à la dérobée  
Si vite que je ne les vois plus passer  
Mon savoir se perd loin des officines savantes  
La jeunesse m'ignore et fait cap sur son avenir

Nos chemins n'ont plus rien en commun  
Ainsi, je suis forcé de rentrer dans mes terres  
De semaine en semaine mon temps désormais a  
toujours le même regard  
Celui-ci ne sait plus où aller  
Ni pourquoi il y aurait une raison d'y aller

Réfugié, retiré du vrai monde  
Immolé sur l'autel de l'indifférence  
L'âge d'or me brise comme neige au soleil  
Je me retrouve parmi mes pairs qui eux aussi se  
cherchent  
Nos questionnements sont sans résonances auprès  
de la génération nouvelle

Des fragments d'incertitudes me hantent tel un  
naufragé oublié  
J'aurai eu mon époque, que me reste-t-il  
aujourd'hui  
Sinon, du temps vide de sens et de nécessités  
Ma valeur semble s'être soudain évanouie  
La retraite, un trou noir après le repos et les  
vacances sans fin

En effet cette rétrogradation au goût d'éternité  
Finis invariablement par être indigeste  
De sa longueur indéfinie, mon intérêt pour les  
loisirs s'est étioilé  
Mon quotidien est quasi dissonant  
Comme poussière qui me colle à la peau  
Mes pas sont sans destination précise  
Comme moi, ils flânent en des lieux de passage

J'attends le jour d'après tel un miracle salutaire  
Mais aussitôt qu'il me fait signe celui-ci se confond  
à hier  
Les heures me tuent, de ne plus compter sur moi  
Les jours m'accablent de leur jeunesse insouciante.

# Paroles d'un père

Aida Baram

Le temps a fait de ma vie des souvenirs  
Les jours à jamais effeuillés ont laissé des sillons sur  
mon visage

Les nuits de tourmentes ont teint mes cheveux en  
blanc

La jeunesse m'ignore et fait cap sur son avenir

L'âge d'or me brise comme neige au soleil, naufragé  
oublié

J'aurai eu mon époque!

Ma valeur semble soudain évanouie

Mes pas sans destination flânent en des lieux de  
passage

Mes enfants sont partis ailleurs

Leurs visites se comptent sur le bout des doigts

Je redoute une éventuelle dépendance physique

Le pire serait d'être abusé par la chair de ma chair

Devant cette hypothèse d'horrible fin

Je veux pouvoir choisir mon destin

Elle sera ma suprême liberté mes pas franchiront

Libre, fier et fort comme JADIS

Je quitterais alors une terre devenue étrangère

J'assume que mon ultime destination

À mes enfants et petits-enfants, je dis

La chance de vieillir a la sagesse, seule récompense

---

# Paroles d'un vieux

*Diane Robert*

Le temps fait de la vie, des souvenirs  
Les jours effeuillés laissent des sillons sur les visages  
Les cheveux blancs teints par les nuits de tourmentes

Les secondes courent à la dérobée  
Le savoir se perd loin des officines savantes

La jeunesse ignore son passé, le cap vers l'avenir  
Leurs chemins n'ont plus rien en commun

Ainsi, vieillesse forcée de rentrer dans ses terres  
De semaine en semaine, le temps porte le même regard

Réfugié, retiré du vrai monde  
Immolé sur l'autel de l'indifférence  
L'âge d'or se brise comme neige au soleil

Après une époque, l'autre se prépare  
Celle du temps vide de sens et de nécessités  
Une valeur soudain évanouie

Cette rétrogradation au goût d'éternité  
Longueur indéfinie, indigeste

L'intérêt pour les loisirs s'étiole

Au quotidien dissonant, les heures tuent l'inutilité  
Les jours de jeunesse insouciant accablent les vieux

La retraite, un trou noir de repos et de vacances sans fin

---

# Mourir dans l'ombre

Lisa D'Amico

Y aura-t-il encore des jours naissants  
Un nouveau souffle un vent apaisant  
En hommage à tous ceux qui meurent dans l'ombre seuls et  
impuissants  
En mémoire de nos enfants  
Victimes de l'ignorance depuis tant  
Celle qui assassine les rêves les plus vibrants

Eux, nos fils et les frères de notre sang  
Eux, ignorés, rejetés par tant de regards indifférents  
De paroles blessantes dans la bouche des ignorants  
Sur la tombe de nos enfants

Ne rien oublier de sorte à préserver vivant  
L'ultime souvenir même souffrant  
De nos enfants

Afin que leur mort ne soit pas vaine du moins pour les parents  
Pour un cœur de père, cela serait beaucoup trop navrant  
Pour un cœur de mère, cela serait beaucoup trop affligeant

Eux, partis trop tôt, à la lueur du mépris tronçonnant  
Lui qui mutilé même l'invisible, amour-propre défaillant  
Comme peau de chagrin avant d'avoir connu l'âge des grands

Y aura-t-il un jour, le pardon demandé par ceux qui, repentants  
D'avoir jugé, condamné arbitrairement  
Ceux qui, à leurs yeux obtus, étaient par trop différents  
Ceux-là repoussés par d'autres adolescents  
Probablement eux aussi brisés, mais cachés sous des dehors  
violents  
Quand les gestes et les mots heurtent autant que le néant indolent





Eux, les abuseurs qui voudraient maintenant  
Laver leur arrogance en des mots désormais bienveillants  
De manière à offrir la paix à tous ceux qui sont morts, bien  
qu'innocents  
Eux qui furent immolés, sacrifiés du temps de leur vivant  
Épilogués avant leur temps  
Et de fait, poussés au bord du torrent  
Celui qui engouffre à jamais la douleur de nos enfants  
À peine plus vieux que le printemps

Sur le chemin cruel du non-retour, ayons foi triomphante  
En la mémoire de nos enfants  
Partis trop jeunes pour cause de refus brûlants  
Eux, à l'avenir, un souvenir oppressant et troublant  
Une blessure pour toujours omniprésente

Qui s'incruste tel un adieu  
Tel un au revoir  
À jamais éternel  
Bien caché sous noire dentelle  
Invisible aux yeux des gens qui se croient immortels.

Je pleure mon enfant comme des milliers d'autres avant lui  
Je m'unis à la douleur des parents dont je suis, car maintenant, je  
sais  
Je me noie dans l'amertume d'avoir failli à mon amour pour toi  
Si seulement je savais pourquoi le suicide t'a pris au piège  
Pour te priver de tes jours si tendres encore  
La douleur qui était la tienne je ne la connaîtrais jamais  
Mais une douleur sans visage m'habite maintenant comme une  
ombre

Si lourde et si froide qu'elle me pousse parfois au bord du torrent  
Qui t'a ravi à ma vie  
Pourquoi deux destins aussi sombres ?

Adieu mon fils  
Salut pour la dernière fois.  
Où que tu sois  
Sache que pour toujours je t'aime.

Ton père,

# Mourir dans l'ombre

*Catherine Jacques*

Je pleure le destin sombre qui t'a ravi à ma vie.  
Pourquoi le suicide t'a-t-il pris au piège ?  
Je me noie dans l'amertume  
Ai-je failli dans mon amour pour toi ?

Pourquoi te priver de tes jours si tendres encore ?  
Douleur de parents, douleur lourde et froide  
Qui m'habite maintenant comme une ombre  
Blessure omniprésente, noire dentelle de mon deuil.

Yeux obtus des abuseurs, pourrais-je vous pardonner  
D'avoir condamné et jugé la différence,  
D'avoir repoussé par gestes et mots  
Et traité différemment, arbitrairement mon adolescent ?

Cœur navré de père, cœur affligé de mère  
Face à des êtres méprisants et ignorants  
Qui avez mutilé l'amour-propre défaillant  
De mon enfant.

Abuseurs, allez laver votre arrogance  
Piètre façon d'offrir la paix aux victimes immolées  
Engouffrées à jamais dans la douleur, la leur, la nôtre,  
Nous, poussés comme eux au bord du torrent.

Sur la tombe de nos enfants,  
Nos fils et leurs frères de sang  
Y aura-t-il un souffle de vent apaisant,  
En mémoire de ces victimes seules et impuissantes ?

Y aura-t-il un pardon demandé ?  
Y aura-t-il repentir chez ces bourreaux d'adolescents ?  
Quelles brisures ont-ils cachées sous des dehors violents  
Pour que gestes et mots heurtent autant ?

Que me reste-t-il aujourd'hui, si ce n'est du temps vide de sens  
Indigeste et d'une longueur indéfinie,  
Des questionnements devant la souffrance.  
Tel un naufragé oublié, comme mes pairs, je cherche.

Reste l'ultime souvenir vivant à préserver,  
De toi, qui parti trop jeune fut immolé sur cet autel de  
l'indifférence.

Oui, si seulement je savais! Adieu mon fils!  
Pour toujours, je t'aime, où que tu sois.

Ton père.

---

# Mourir dans l'ombre

Aida Bairam

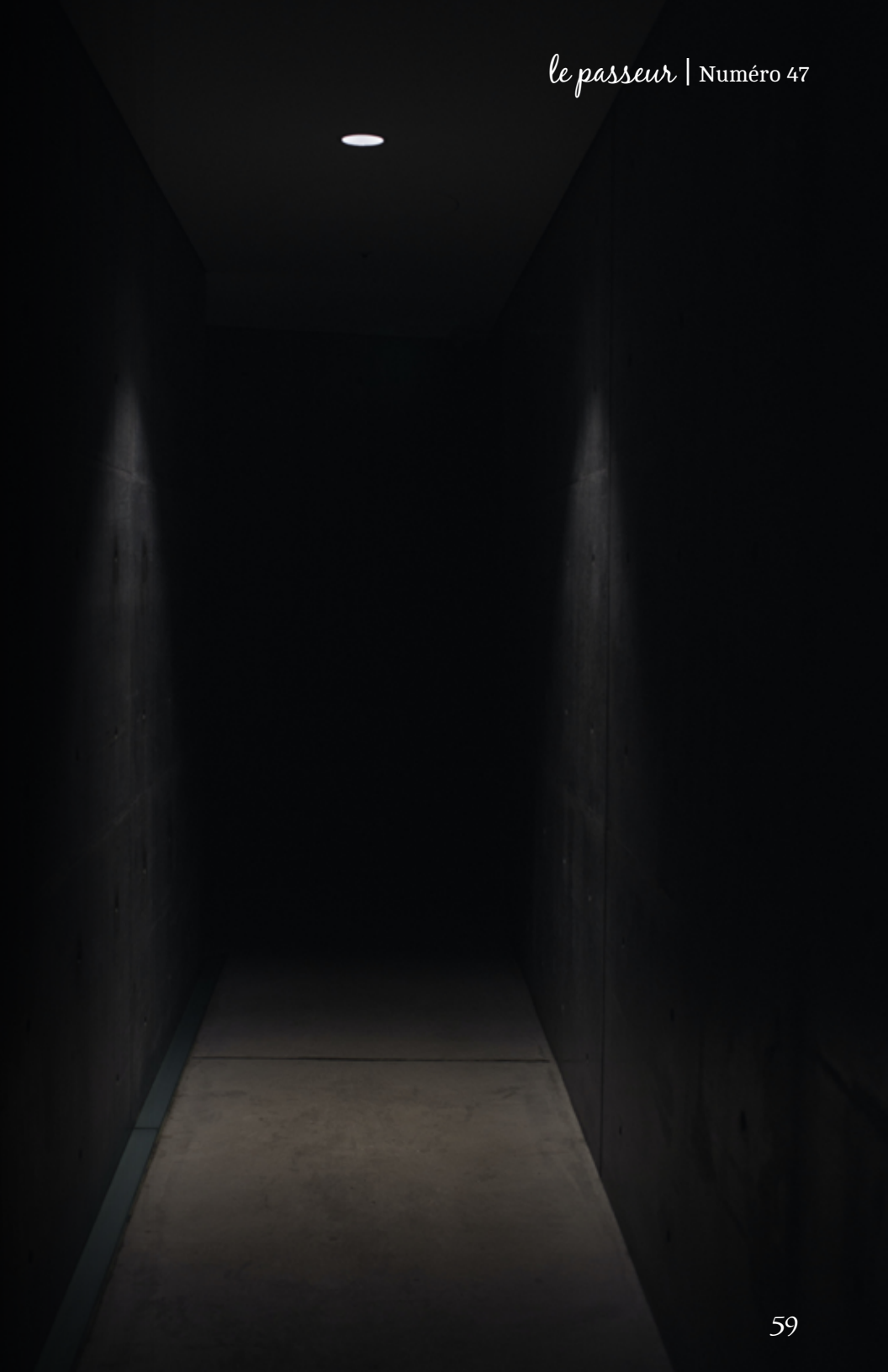
Y aura-t-il encore des jours naissants  
un nouveau souffle un vent apaisant  
hommage à tous ceux meurent dans l'ombre seuls et impuissants  
à peine plus vieux que le printemps  
en mémoire de nos enfants,

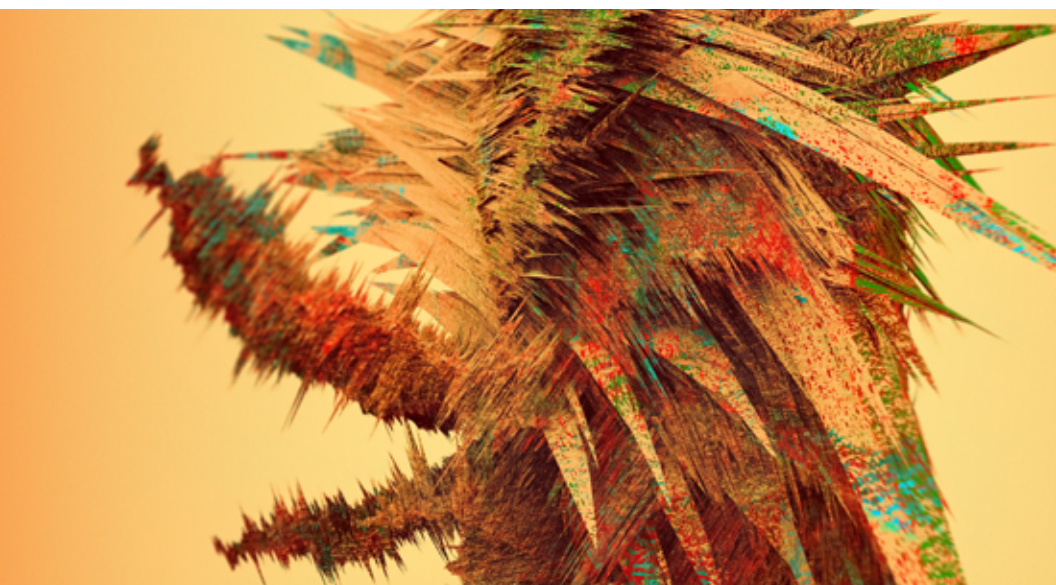
Si seulement je savais pourquoi le suicide t'a pris au piège!  
t'a privé de tes jours tendres!  
je te pleure mon enfant comme des milliers d'autres avant toi

Je m'unis à la douleur de tous les parents  
une douleur sans visage m'habite comme une ombre  
ta douleur je ne la connaîtrai jamais!


Je me noie dans l'amertume d'avoir failli à mon amour pour toi  
amertume lourde et froide me pousse au bord du torrent  
pourquoi nos sombres destins?  
sache que pour toujours. je t'aime...  
Ton père.

---





# Hors compétition



La FQLL célèbre la créativité et le talent en publiant des textes de ses membres qui ne peuvent être en lice pour le Prix Paulette-Chevrier.

Fêtez avec nous le talent littéraire !

*Hors compétition*

# Essentiel

Quel plaisir de le prendre dans ma main

Solide, doux et bien droit, de sentir sa texture, sa chaleur.

Notre complicité parfaite se révèle

Au fil des imageries et des rêveries qui m'habitent.

Puis lentement l'exaltation passée,

Je le laisse reposer près de ma main fatiguée.

Mon crayon de bois

***Diane Robert***



4545, av. Pierre-de Coubertin  
Montréal, Québec H1V 0B2  
514 252-3033  
coordination@fqll.ca  
fqll.ca

### Éditeur

Fédération québécoise du loisir  
littéraire - FQLL

### Directrice littéraire

Diane St-Antoine

### Comité éditorial

Diane Robert  
Diane St-Antoine

### Réviseurs

Diane St-Antoine  
Marielle Caron

### Photo de la couverture

Erick Butler-Unsplash  
(unsplash.com)

### Conception de la maquette et graphisme

Isabelle Boily  
[isabelleboily1@gmail.com](mailto:isabelleboily1@gmail.com)

ISSN 2291-4978 (Montréal, en ligne)  
Dépôt légal volontaire - publication  
numérique gratuite  
Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

*La revue Le passeur a pour mission de promouvoir le loisir littéraire. Elle publie des textes d'auteurs dans un contexte de loisir littéraire. Tous les genres littéraires sont acceptés sous réserve de ne pas véhiculer un message haineux, diffamatoire, raciste, sans s'y restreindre.*

*Elle est offerte en libre service sur [www.fqll.ca](http://www.fqll.ca) et sur [ISSUU.com](http://ISSUU.com).*

*Les auteurs ont accordé à la FQLL le droit de publier leurs textes dans ce numéro de la revue. Chaque auteur demeure titulaire de ses droits. Aucun texte de cette revue ne peut être reproduit ni traduit sans l'autorisation écrite de l'auteur.*



*Sur le chemin des mots, les auteurEs vous guident vers la joie,  
le rire et des moments de pure poésie.*

*À la prochaine!*